

Marc Pasteger

Les plus belles histoires
de l'Ardenne
et de la Gaume

Racine

AVERTISSEMENT

Dix-sept ans après leur première édition, *Les plus belles histoires de la Côte belge* continuant à se vendre, nous avons pensé concevoir sur le même modèle une balade à travers l'Ardenne avec une incursion en Gaume. On y croise des personnages célèbres et des anonymes tout en survolant les siècles et une vaste région aux détours pas nécessairement logiquement définis, sans ordre chronologique et avec pour seul fil rouge la curiosité de l'auteur...

Tous les faits contenus dans ce livre sont vrais même si certains flirtent avec la légende qui, comme l'on sait, repose souvent sur un fond de vérité. Pour les récits mettant en scène des contemporains, des dates, des noms de personnes ou de lieux (mais forcément en restant à l'intérieur de l'Ardenne ou de la Gaume) ont été changés par souci de protection et de respect de la vie privée des familles évoquées.

Le fermier devenu général des Jésuites

Éverard Mercurian voit le jour en 1514 au cœur de l'Ardenne, mais pas sous le nom qui lui a valu de passer à la postérité. Éverard, certes, mais pas Mercurian, patronyme latinisé, signifiant « de Marcour » (à l'époque sans « t »). Marcour dont les origines remontent à l'époque romaine et qui, au Moyen Âge, a été le chef-lieu du comté de Montaigu. Son père, Jehan Lardinois, a deux fils, Éverard et Lambert, ainsi qu'une fille, Johanne. La famille, plutôt aisée, est composée de propriétaires terriens et de fermiers sachant ce que travail veut dire.

C'est à cette rude école de l'effort et du devoir qu'Éverard, futur Mercurian¹, grandit et qu'il démarre dans la vie que l'on ne dit pas encore professionnelle. Parallèlement, le curé de la paroisse, Jehan de Buzin, apprend au garçon à lire, écrire, prier et à se familiariser avec les Belles Lettres.

Grand et robuste, Éverard possède beaucoup d'atouts pour réussir dans la ferme paternelle. Mais voilà, il caresse un rêve secret qu'il a confié au curé : devenir prêtre ! Il a maintenant vingt-deux ans et plus de temps à perdre. Lorsqu'il en parle à son père, celui-ci, profondément croyant, comprend les aspirations d'Éverard et lui donne... la bénédiction lui permettant de quitter la maison.

¹ Ce chapitre a principalement été écrit à partir de l'excellente biographie d'Éverard Mercurian. Elle est due au père Tony Severin, lui aussi jésuite : *Mercurian, un grand Belge, un curé ardennais général des Jésuites* – H. Dessain Éditeur – Liège – 1946.

Afin de réaliser ses plans, Éverard doit se rendre à Liège (deux jours de marche) et s'inscrire en tant que simple écolier au collège des Hiéronymites ou Frères de la Vie commune. Éverard apprend notamment le latin mais également l'allemand et l'italien.

Éverard Lardinois fait la connaissance du Liégeois Thierry Hezius qui le prend en sympathie. Chanoine de la cathédrale Saint-Lambert, il a été proche d'Adrien VI, ecclésiastique pour le moins atypique né à Utrecht en 1459 et qui vécut de longues années à Louvain où son enseignement était très recherché. Il forma le futur Charles Quint, et par la suite, contre son gré, devint pape en 1522. Celui que l'on surnommait à Rome «le Flamand» voulut réformer la Curie et remettre... l'église au milieu du village! Il se fit beaucoup d'ennemis. À telle enseigne que l'on affirma que sa mort, le 14 septembre 1523, était survenue à la suite d'un empoisonnement. Plausible.

Le souverain pontife connut Thierry Hezius à Louvain et avait pleine confiance en lui; il le fit venir à Rome.

Personnage influent à Liège, Hezius, protonotaire apostolique et doyen du chapitre de Saint-Lambert, se charge vraisemblablement d'obtenir une bourse permettant à Éverard, âgé alors de vingt-sept ans, de rejoindre l'université de Louvain où il se retrouve parmi plus de trois mille étudiants! Il s'y installe pour deux années et fréquente la Faculté des Arts jonglant avec les cours d'éloquence, de philosophie morale, de logique, de physique, de métaphysique.

C'est à Louvain, en 1542, qu'Éverard fait non pas une mais sept rencontres qui vont être déterminantes. Il s'agit de jeunes gens en provenance de Paris d'où ils ont été chassés par la guerre entre François 1^{er} et Charles Quint. Tous appartiennent à la Compagnie de Jésus, un nouvel ordre créé par Ignace de Loyola.

Tony Severin expliquait dans son ouvrage¹: «Approuvée deux ans plus tôt, en 1540, par le pape Paul III, la Compagnie de Jésus, rompant avec les traditions reçues, se présentait non comme un ordre monastique, tels les Bénédictins, ou comme un ordre mendiant, tels les Franciscains et les Dominicains, mais avant tout comme un ordre militant, comme une chevalerie nouvelle. Se dressant contre les fausses doctrines du protestantisme, c'est par la science même que les Jésuites défendraient l'Église accusée d'obscurantisme. (...) Désirant armer ses fils non pas d'épées mais de sainteté et de science, il résolut d'en faire des humanistes chrétiens (...).»

Éverard, qui réussit très brillamment son parcours universitaire, se sent attiré par cette Compagnie de Jésus tout en estimant encore qu'il serait plus utile dans une paroisse.

Ce qui arrange bien les affaires de l'évêque de Liège, ville où Éverard a retrouvé Hezius, car l'Église traverse alors une crise et on a besoin de prêtres un peu partout. Ainsi, en 1539, le doyenné de Tongres affiche quarante-quatre paroisses sur quatre-vingt-cinq sans titulaire, et celui de Maastricht, quarante-deux sur quatre-vingt-cinq.

Certes, Éverard Lardinois, fait maître ès arts à l'âge de trente ans à l'issue de ses études, n'a pas encore été ordonné. Mais en ce temps-là, les séminaires et les études structurées pour accéder à la prêtrise n'existent pas. Un chanoine ou un licencié en théologie peut instruire l'aspirant qui doit également se soumettre à un examen approfondi de conscience et de bonne conduite.

Maître Éverard suit la filière et, bientôt, selon ses vœux, se voit nommé curé d'un village. Il s'agit de Waillet, près de Marche-en-Famenne, non loin de Marcour où il va embrasser les siens. Le jeune homme se montre plein d'enthousiasme à l'idée d'entamer sa première mission. Mais, assez

1 Déjà cité.

vite, Éverard déchanté. Il savait que les paysans s'étaient détournés de la religion. À Waillet, ils se montrent hostiles à l'égard du nouveau-venu que l'on sait lettré, qui demeure dans son presbytère plongé dans ses livres afin d'améliorer ses connaissances théologiques. L'église restant souvent vide, Éverard prend conseil chez un ami curé d'une paroisse voisine. Il tente alors de se rapprocher de la population, se montre dans le village, tente de partager l'une ou l'autre tâche manuelle, s'installe en bout de table lors d'une fête... Le courant ne passe pourtant pas mieux.

Alors, se souvenant des Jésuites qu'il a côtoyés à Louvain, Éverard nourrit une longue réflexion aboutissant à ces mots : « Quand le corps est malade à mourir, une science éclairée s'attache avant tout à soutenir les organes essentiels. Dans la cité chrétienne, le cœur, ce sont les villes. »¹

En 1547, secrètement – seul le confrère à qui il s'est ouvert de ses difficultés est au courant et accepte de le remplacer –, il résout d'entreprendre un long voyage à Paris à la rencontre des pères Favre et Strada, connaissances de Louvain. Accueilli au collège des Lombards, il se familiarise avec les « Exercices spirituels » d'Ignace de Loyola, écrits qui traverseront les siècles. Au bout d'un mois, Éverard décide d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

Si Hezius, son protecteur liégeois, se félicite de ce grand pas franchi, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la réaction n'est nullement la même en Ardenne. Car, même s'ils n'adhèrent pas à ses sermons, les paroissiens de Waillet ont accepté la présence de cette sorte de point de repère faisant partie du paysage, cet homme qui dispense les sacrements et, finalement, peut servir à l'occasion ! Donc, Éverard va devoir filer à l'anglaise. Idem par rapport à son père qui, bien que le fiston soit âgé de trente-quatre ans, entend bien

1 Déjà cité.

le garder dans la région car il s'agit pour lui d'un motif de fierté!

Éverard souhaiterait un tout autre départ mais il veut éviter les incidents. Alors, laissant ses affaires dans les mains de ce même ami l'ayant déjà dépanné ainsi que de sa sœur Johanne, il s'éclipse le 15 août 1548, juste après avoir célébré l'office de l'Assomption. Il remet les pieds à Paris trois bonnes semaines plus tard.

Désormais, il signe Éverard Aretirus (prêtre) Mercurian ou Everardus Aretirus Mercurianus, effectue son noviciat et poursuit des études de théologie. Dans la délégation parisienne de la Compagnie de Jésus, le fils de Jehan Lardinois est vite remarqué par sa piété, son écoute d'autrui, son intelligence ainsi que par ses multiples aptitudes correspondant au profil recherché par Ignace de Loyola.

Membre à part entière de la Compagnie de Jésus, il place à la suite de son nom les initiales «s.j.» (Societas Jesu). Les échos très favorables le concernant sont parvenus à Rome. Ignace désire le rencontrer. Le conflit entre le roi de France Henri II et Charles Quint n'incite de toute façon pas les Jésuites à demeurer à Paris. Le 31 décembre 1551, Éverard Mercurian est chargé de diriger un groupe de jésuites qui va gagner Rome.

Ignace perçoit d'emblée à quel point Éverard peut devenir un maître spirituel mais également un meneur d'hommes hors du commun. Afin de le tester dans ce second registre, il le nomme ministre de la Maison. Très organisé, l'Ardenais va veiller sur l'ordre et la discipline au sens le plus large, s'occuper de tout et de tout un chacun. Vaste tâche dans laquelle il excelle. Ignace de Loyola a mis la main sur une perle rare.

Il envoie ensuite sa recrue ardennaise fonder un collège à Pérouse. Mercurian emmène dans l'aventure quelques jésuites et devient le recteur de l'établissement. Rien à voir

pourtant avec les collègues que l'on connaîtra au xx^e siècle dans différentes villes belges.

Éverard Mercurian part de rien, dispose de peu d'argent pour ouvrir des classes et son logement est misérable. Parallèlement, lui et les autres jeunes pères célèbrent la messe dans diverses églises de la ville. Rapidement, la population suit ces prêtres enthousiastes et, en plus, cultivés. Moyennant quoi, ils leur confient leurs enfants. À son installation à Pérouse, Mercurian compte quinze élèves. Très vite, le bouche-à-oreille fonctionne et, à l'issue de la première année scolaire, ils sont plus de cent-cinquante à profiter de l'enseignement des Jésuites.

En mars 1555, à la grande surprise de Mercurian, on lui annonce l'arrivée dans ses murs de Lambert, son frère! Ils tombent évidemment dans les bras l'un de l'autre et l'aîné se réjouit d'entendre le cadet lui expliquer qu'après mûre réflexion, il a décidé de suivre ses pas: il veut à son tour entrer dans la Compagnie de Jésus.

Pourtant, au fil des semaines, Mercurian se rend compte que le comportement de Lambert n'a pas grand-chose de commun avec celui d'un aspirant à la vie religieuse. De fil en aiguille, il finit par apprendre que Lambert recherche de l'argent et qu'il a abandonné à Marcour femme et famille. Quant à leur vieux père, aveugle et ruiné (par Lambert), il connaît une fin d'existence des plus misérables. Après avoir créé bien des tracas à Mercurian, Lambert accepte de rentrer au pays... et dans le rang. Le recteur de Pérouse parvient à obtenir une aide financière modeste pour l'auteur de ses jours dont Lambert va enfin s'occuper comme un fils digne de ce nom.

Dans la foulée, Mercurian subit un autre choc avec la mort d'Ignace de Loyola. Particulièrement fatigué, il inquiète son entourage. À tel point qu'en juin 1557, la direction de la Compagnie de Jésus lui ordonne de rentrer en Belgique afin

de prendre un peu de repos... qui sera relatif. Car, en cours de route, Mercurian apprend qu'il est nommé « Commissaire » (il sera ensuite Provincial) pour la Basse-Germanie et les Pays-Bas.

Durant ces années où il lutte contre les ennemis du christianisme, aussi bien pour prêcher que pour ouvrir des collèges, Mercurian s'accorde du temps à partager avec son père. Les retrouvailles sont empreintes de l'émotion que l'on devine. Les deux hommes n'ont pas toujours été d'accord mais « fiers l'un de l'autre », comme l'écrit Tony Severin, ils s'embrassent et conversent longuement et affectueusement.

Résidant à Tournai mais se déplaçant sans cesse « ad majorem Dei gloriam » (« pour la plus grande gloire de Dieu ») selon la devise des Jésuites, Mercurian consacre sept années à ce qui est aujourd'hui la Belgique et à des territoires voisins.

Le 2 juillet 1565, à Rome, il assiste à l'élection comme troisième Général de l'ordre, du père François de Borgia. Le successeur d'Ignace, le père Lainez, était décédé en janvier. Une chaleur étouffante règne sur la ville et la Congrégation a de nombreux sujets à analyser. Appelé à aider le Général dans l'organisation des débats, Mercurian fait preuve d'une redoutable efficacité et d'une parfaite connaissance de certains dossiers. Sa réputation déjà flatteuse impressionne encore plus le nouveau Général qui choisit de mettre fin à sa mission de Provincial. Il le nomme « conseiller temporisateur » auprès de lui. Pour Mercurian, il s'agit d'un changement brutal, qu'il accepte, bien entendu, il n'a d'ailleurs pas le choix. Sait-il ou a-t-il le pressentiment à ce moment qu'il ne reverra plus son pays ? Ce sera pourtant le cas.

Lui qui, par le passé, a beaucoup bougé, découvre la sédentarité. Mercurian tient ce rôle d'éminence grise pendant sept années, y compris les deux où il sera dépêché comme « visiteur » en France.

Il ne bataille plus en première ligne comme autrefois mais apporte une sagesse et une expertise précieuses. Mercurian explique notamment ceci: «L'homme, laissé à lui-même, a souvent peine à se rendre compte des événements proches de lui. Que dire alors de ce qui se passe au loin ou de ce qui est encore à venir? Aussi, dans l'administration de la Compagnie, devons-nous fréquemment nous en remettre à la providence, avec d'autant plus de confiance que maintes fois, nous avons expérimenté ses divines intentions.»

Le 1^{er} octobre 1572, rentrant d'un voyage épuisant, François de Borgia rend le dernier soupir.

Dans un contexte politique particulier, le nouveau pape Grégoire XIII souhaitait une manifestation d'indépendance à l'égard du roi d'Espagne Philippe II. Après trois Généraux espagnols, le souverain pontife verrait d'un bon œil une autre nationalité représentée à la tête des Jésuites.

Le 23 avril 1573, en ouverture de la troisième congrégation, Éverard Mercurian, âgé de cinquante-huit ans, est choisi par ses pairs en obtenant vingt-sept votes sur quarante-sept. Plusieurs pères... espagnols décrochent quand même des voix. Car bon nombre de jésuites n'apprécient guère que Grégoire XIII se mêle d'aussi près de leurs affaires. Et lorsque Mercurian est officiellement proclamé quatrième Général de la Compagnie de Jésus, d'aucuns protestent, allant même jusqu'à contester les résultats. Car plusieurs témoins ont entendu le pape dire ceci: «N'y aurait-il donc pas, en dehors des Espagnols, de père apte au gouvernement? Et le P. Éverard Mercurian, par exemple?»

Les partisans de l'Ardennais glissent subtilement que, bien que belge, le nouveau Général est quand même un sujet du roi d'Espagne. Mais Mercurian lui-même abonde dans le sens de ceux qui doutent. Et demande au plus vite l'ouverture d'une enquête juridique afin de savoir si, d'une façon ou d'une autre, l'élection doit être invalidée. Cette démarche

donne doublement raison à Mercurian, d'abord parce qu'elle le confirme dans sa fonction, ensuite parce que la sérénité dont il a fait preuve met fin à tout conflit.

Les tâches d'Éverard Mercurian sont multiples. Notre compatriote organise les missions dans les contrées les plus lointaines et les plus périlleuses, les Indes, le Japon et la Chine, suivant le chemin ouvert par François-Xavier, ami d'Ignace de Loyola. Sans négliger, bien entendu, l'Europe.

Éverard, chez qui les qualités intellectuelles et la culture impressionnent, n'a pas oublié l'époque où il était recteur à Pérouse. Il dépense beaucoup d'énergie pour le développement du Collège romain, le choix des professeurs, les programmes dispensés, le dialogue avec les étudiants dont certains sont de jeunes jésuites. L'établissement a été ouvert par Ignace de Loyola en 1551. À l'époque, le fondateur de la Compagnie de Jésus visait les élèves d'humanités avec des cours de latin, de grec, d'hébreu et de catéchisme.

Avec Mercurian, et l'aide généreuse de Grégoire XIII, le Collège romain prend une tout autre dimension. Les matières s'étendent à tous les domaines du savoir et il devient une université ecclésiastique. Le corps enseignant s'étoffe pour un nombre d'inscriptions allant de plus de mille en 1567 à près de deux mille en 1584! Jean Berchmans notamment, futur saint belge, y brillera. Les siècles ont passé, le Collège romain existe toujours.

Tout au long d'une vie bien remplie, débordante même, Éverard Mercurian a montré le visage d'un chef, certes, dont il avait la carrure mais sans jamais oublier l'humilité et le service des autres. Il disait par exemple: «Un supérieur doit toujours faire grand cas de ses collaborateurs, quelque imparfaits qu'ils soient. Tous se sont donnés libéralement à la Compagnie. Il faut les traiter libéralement aussi et avec droiture. Ce n'est que justice.»

À l'âge de soixante-six ans, malmené par une chaleur intense et une épidémie courant dans Rome, Éverard Mercurian qui s'était davantage soucie de son sacerdoce que de sa santé, fermait les yeux à jamais. Il avait connu un destin exceptionnel qui en fit le seul Belge à avoir accédé aux plus hautes fonctions d'un ordre religieux prestigieux présent un peu partout sur la planète.

Casanova voit mille étoiles

Lorsque, durant l'été 1767¹, Giacomo Casanova débarque à Spa avec de nombreux amis, il est âgé de quarante-deux ans et a déjà bien «roulé sa bosse». Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce garçon remuant né à Venise et qui provoquera bien des scandales voulait être prêtre.

Il suit effectivement, et très sagement, des études dans ce sens et reçoit même la tonsure. Il semble que ses débuts catastrophiques de prédicateur soient à l'origine de son changement d'orientation. Il faut également souligner que, parallèlement à cette déception, Giacomo Casanova fait la connaissance de quelques jeunes filles qui le troublent sans doute davantage que le fondement des Évangiles...

Il n'envoie pas pour autant balader la religion sur un coup de tête puisqu'il convoite le poste de secrétaire d'un évêque et finit par l'obtenir. Avant de prendre ses jambes à son cou trois semaines plus tard!

Cette fois, la rupture avec l'Église semble bien consommée. Giacomo Casanova se lance notamment dans des affaires de jeu très vite louches. Par goût quand ce n'est pas par nécessité, il voyage beaucoup, vit à Paris, connaît la prison autant pour cause de libertinage que pour possession d'ouvrages alors interdits, consacrés à l'alchimie ou à la kabbale. À partir de 1760, il se fait appeler chevalier de Seingalt et collectionne toujours autant les conquêtes féminines. Car

¹ Selon les *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même* – Tome VII – Deuxième partie – Grandsclassiques.com

sa réputation de séducteur n'est, depuis un certain temps déjà, plus usurpée.

Sa cavalcade à travers l'Europe passe donc par Spa après une pause marquée à Aix-la-Chapelle. À l'époque, la cité ardennaise est prise d'assaut par les touristes et curistes venus de multiples pays. S'y loger en plein été relève de l'exploit.

Les hôtels affichant tous complet, Casanova rencontre quand même la chance dans une boutique à chapeaux. Il a perdu le sien en cours de route et en achète un neuf. Et tout en réglant la note, il raconte d'où il vient et dans quel embaras il se trouve par rapport à ses amis qui, eux, ont été prévoyants en ayant réservé dans plusieurs établissements.

Le couple de commerçants se montre aimable et propose à Casanova de lui prêter sa chambre. L'homme et sa femme dormiront ailleurs dans la maison.

Giacomo ne se fait pas prier et, en échange de quelques repas et bouteilles de vin qu'il paye, il bénéficie d'un toit accueillant sous lequel vit également une nièce dont le lit ne se trouve pas loin du sien.

Il n'a pas encore rencontré la demoiselle mais ne se fait guère d'illusion. Plus tard, Casanova note ceci dans ses Mémoires: «Je dois dire que mon hôtesse et son mari, tous deux Liégeois, étaient d'une laideur modèle. Il n'est pas possible, me dis-je, que la nièce soit plus laide.»

Le premier soir, Casanova sort et, quand il rentre, la jeune femme a déjà rejoint les bras de Morphée. Le lendemain, elle est debout avant lui.

Et puis, quand même, au milieu de la matinée, revenant d'une balade, Casanova découvre enfin la benjamine de la maison. «Mes yeux s'arrêtent avec une agréable surprise sur une jeune fille de dix-neuf à vingt ans, beauté robuste, grande brune, aux grands yeux noirs, à la denture d'ivoire, aux lèvres voluptueuses, très bien formée, mais à la mine

sérieuse. Elle mesurait du ruban ; c'était donc la nièce que je m'étais figurée laideron et qui couchait à six pas de moi ! Sans manifester ma surprise, au lieu de passer outre, je m'assieds un moment pour mieux la voir et puis saisis l'instant de faire connaissance. Mais à peine me voit-elle. Une légère inclination de tête est tout ce que j'en obtiens. »

En attendant d'en savoir davantage sur la charmante nièce, Casanova rend service à l'oncle et à la tante. Les sachant confrontés à de grosses difficultés financières, il leur envoie tous ses amis fortunés qui achètent sans compter.

Le Vénitien cavaleur croise dans les rues de la petite ville très cotée des femmes qu'il trouve parfois à son goût. « La quantité d'aventurières qui se trouvent à Spa dans la saison des eaux est incroyable, écrit-il, et toutes y vont dans l'espoir d'y faire fortune. Il est naturel que la plupart s'en aillent comme elles sont venues ; si ce n'est pas plus mal. La circulation de l'argent y est étonnante, mais elle a lieu entre les joueurs et les marchands. Les traiteurs, les boutiquiers, les aubergistes et les filles en absorbent une bonne partie : les usuriers y font aussi de bonnes affaires. La passion du jeu est plus forte que celle de la galanterie, et le joueur, à Spa, n'a pas le temps de s'arrêter à considérer le mérite d'une fille, ni le courage de lui faire des sacrifices. »

Casanova ne s'enflamme pas pour Spa et porte un regard critique sur les sommes folles qui se jouent, se gagnent et se perdent. Il ajoute : « Tout cet argent sort de la poche des dupes qui courent s'abîmer dans ce trou qu'on nomme Spa. »

Chez les habitants qui lui ont ouvert leur porte, Casanova s'intéresse de plus en plus à la nièce qu'il prétend, dans ses Mémoires, se prénommer Merci.

Et puis un soir, l'incorrigible coureur de jupons passe à l'action. Comme la demoiselle dort peu vêtue et peu recouverte, il glisse sa main sous le drap de lit, parvient à la cuisse et... « Un coup de poing sur le nez me fit voir mille étoiles, et

je crois presque inutile de dire que je perdis ex abrupto toute l'envie d'être tendre. Le sang inondait mon visage et avait taché le lit de la furibonde. (...) Quand le sang eut cessé de couler, je vis avec amertume qu'il me restait une contusion qui me rendait affreux.»

Casanova ne cache pas sa colère et quitte la demeure trouvant juste en face un autre endroit où loger.

Un peu plus tard, Merci vient présenter à Casanova encore meurtri, physiquement et sans doute plus encore psychologiquement, ses excuses. Casanova formule les siennes. Et s'attend à ce que la charmante créature s'éloigne. Mais non! À cet instant, elle déclare : « Oubliez tout et pardonnez-moi. Je ne me défendrai plus d'aucune façon, je suis toute à vous ; je vous aime et suis prête à vous en convaincre! »

En larmes, elle se jette sur lui. Mais, gentiment, Casanova la repousse ; il a encore très mal au nez!

Exit Merci. Dans la foulée, une jeune femme, plus attrayante aux yeux de Casanova, fait irruption dans sa vie. Elle se prénomme Charlotte, vient de descendre dans un hôtel spadois en compagnie du marquis don Antonio della Croce, une vieille connaissance de Casanova. Selon celui-ci, cet homme roublard joue, triche et ne possède aucun scrupule.

Il lui présente Charlotte, qui ne doit avoir guère plus de seize ou dix-sept ans, comme son épouse. Mais, en réalité, ils ne sont pas encore mariés. Si le marquis va un peu vite en besogne, c'est essentiellement pour les apparences dans la « bonne société » car la demoiselle se trouve enceinte...

Dès le premier dîner, Casanova tombe sous le charme de cette ravissante créature faisant aveuglément confiance à son compagnon. Et elle ne devrait pas.

Chanceux en arrivant dans la cité thermale, le marquis assiste, impuissant, à sa descente aux enfers. Autour des jeux et des micmacs dont il pourrait pourtant se targuer d'être un

orfèvre, pour lui, le vent a tourné. Croce va jusqu'à vendre les bijoux et la garde-robe de Charlotte afin de se procurer des liquidités. Mais sa situation s'aggrave encore et, lâchement, il choisit de fuir. Ne prenant même pas la peine de parler à Charlotte, il la confie aux bons soins de Casanova qu'il charge d'un message : il espère réapparaître vite et tenir ses engagements à son égard... Charlotte ne le reverra jamais.

Casanova se charge bien volontiers de la mission qui lui a été confiée. Il se comporte avec Charlotte comme un père, c'est en tout cas ce qu'il prétend dans ses souvenirs. Il reste que la belle a l'âge d'être sa fille.

Ils quittent Spa pour Paris où la santé de Charlotte inquiète Casanova. Le 17 octobre, la demoiselle donne naissance à un petit Jacques baptisé et confié, selon sa volonté, aux « Enfants Trouvés ».

De plus en plus faible, la jeune maman ne quitte plus son lit. Le 26 octobre, à cinq heures du matin, Charlotte s'éteint doucement sous les yeux pleins de larmes d'un Casanova bouleversé.

Il note : « Je passai trois jours chez mon frère sans sortir. » Puis enchaîne : « Le quatrième, je commençai à faire une cour assidue à la princesse Lubomirska... »

Le plaisir avait repris ses droits...

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	7
Le fermier devenu général des Jésuites	9
Casanova voit mille étoiles	19
Grâce à Raymond Leblanc, le journal <i>Tintin</i> est un peu ardennais	25
Le secret de saint Hubert	31
L'absence	35
Dans la neige au bout du chemin...	41
La bague et le crucifix	43
Jusqu'en 1828, les grottes de Remouchamps étaient maudites	51
Léopold I ^{er} déclare la guerre aux renards	55
Le manoir maudit	59
Un héros irrésistible	65
L'étrange destin d'un bijou	71
« Droit sur Reinhardstein »	77
Rutxhiel, le berger de Lierneux, triomphe à Paris	83
Ailleurs, l'herbe est plus verte	89
Le mystère des deux petites Anglaises	97
Son bonheur suprême? Embrasser ses pièces d'or!	103
Le destin de la Malibran bascule au château de Chimay	107
Les Galapiats à la recherche du trésor du Château sans nom	117
Les pouvoirs de la statuette	119
Lorsqu'il entre à Maredsous, Dom Marmion est terrifié!	123

Une autre vie	127
Étienne Arago mauvais joueur	133
Le serment	139
«Va où l'amour te réclame...»	145
Drôles de dames	151
Un fantôme et un trésor	155
Les sorcières et la vache	159
Une dynastie de papes	161
La montagne ensorcelée	173
Les amoureux Annette et Lubin deviennent un but de promenade	177
La reine Marie-Henriette adore que son lama lui crache à la figure!	181
Premier séjour belge	189
Madeleine Ozeray fait chavirer le cœur de Louis Jouvét	195
Les trésors d'Orval	201
Bibliographie	211

Textes : Marc Pasteger

Mise en page et conception graphique : MC Compo – www.mccompo.be

Mise en page et conception graphique de la couverture : Véronique Lux

Correction : Ingrid Otto

www.racine.be

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2021

Éditions Racine, Tour & Taxis - Entrepôt Royal

Avenue du Port, 86C / bte 104A

B-1000 Bruxelles

1^{er} tirage

D. 2021. 6852.8

Dépôt légal : mai 2021

ISBN 978-2-39025-132-3

Crédit photographique couverture :

© Alexander Brodszky, *Deer in Forest Landscape*, Galerie nationale slovaque, https://www.webumenia.sk/dielo/SVK:SNG.O_561

Imprimé en Europe